

mal (1), leur offre la coupe de la sagesse (2). Si elles y boivent, l'égarément se dissipe, le désir du retour s'éveille; mais il ne suffit pas. De nouvelles apparitions dans ce monde, des migrations (3), des purifications sont encore nécessaires. Les mystères hâtent ces migrations, rendent ces purifications plus efficaces, accordent aux vivants, avant le trépas et sur ce globe, ce qu'ils n'obtiendraient qu'après la mort, dans les enfers. Tous ces symboles, les coupes, le miroir, l'égarément des ames trompées, la répugnance, puis l'amour, puis de nouveau la fatigue de l'individualité, la terreur de la renaissance, les efforts afin d'y échapper, le sacerdoce aidant à ces efforts par des révélations, des lustrations, des péni-

(1) *Leur ancien mal*, leur penchant pour l'individualité, terme technique dans les mystères.

(2) Ceux qui ont bu dans cette coupe, dit Mercure Trismégiste (Monas, § 4), quoique nés mortels, deviennent immortels. Leur esprit saisit ce qui est sur la terre, dans les mers, au-dessus du ciel. Ils contemplent le bien, et comme ils ont choisi le meilleur, ils deviennent dieu.

(3) On peut se rappeler que Pindare exige trois transmutations, pour que les ames parviennent à la félicité. (Olymp., II, 23.)

tences et des prières; la délivrance définitive, le bien suprême consistant à ne plus rentrer dans un corps mortel (1), le ciel reconquis, le Demiourgos recevant les exilés dans son sein, d'où jamais ils ne doivent ressortir; toutes ces notions sont égyptiennes, persanes, et surtout indiennes (2).

Le miroir mystérieux est le pendant de la Maya de l'Inde, et il est à remarquer que Proserpine, en sa qualité de créatrice ou de nourrice des êtres individuels, est aussi appelée Maya (3).

En même temps, ces dogmes sur les ames, sont liés avec le système que Bacchus est le

(1) Nous connaissons par Proclus (in Plat. Tim.), la prière orphique, tendant à fermer le cercle, à respirer après l'angoisse, c'est-à-dire à ne plus rentrer dans un corps mortel.

(2) Un rapprochement assez singulier et qui mérite quelque attention, c'est qu'on retrouve dans la mythologie du pays de Galles le pendant de la coupe de l'unité, où le Demiourgos broie les éléments de l'univers; la coupe de Cérédwen réunit les substances qui composent tous les êtres. Il se pourrait aussi que la coupe du saint Graal, qui contenait le sang de J.-C., et qui est célèbre dans nos romans de chevalerie, fut une réminiscence des coupes mystiques.

(3) PORPHYR. de Abst., IV, 16.

soleil, d'où résulte une double explication, astronomique et métaphysique, et le système astronomique, par une suite de subtilités que nous omettons, s'applique de nouveau à la destinée des âmes.

Sous un certain rapport, cette doctrine épuratoire, tant des religions sacerdotales que des mystères, a quelque chose d'assez beau; mais n'oublions pas que, d'une part, elle n'empêchait point les prêtres, partout où ils dominaient, de tenir leurs esclaves dans l'abrutissement et dans l'ignorance, et que, de l'autre, elle a été embellie par l'imagination grecque, dont le sacerdoce de la Grèce ne pouvait, malgré ses efforts, toujours se défendre.

Enfin, tous les anciens parlent des austérités, des tourments volontaires, que s'imposaient les initiés, ou ceux qui aspiraient à l'initiation. Des jeûnes précédaient la célébration des Thesmophories. Les récipiendaires aux mystères d'Isis devaient s'abstenir pendant dix jours de tout aliment qui flattât leurs sens, de la chair de tout animal, et de tout autre breuvage que l'eau (1). Dans les solennités de Cérés Eleusine, à Phénée en Arcadie, l'hié-

(1) APUL., Mét., XI.

rophante frappait à coups redoublés sur les assistants (1), comme les prêtres d'Isis, à Buisiris en Égypte (2). Quatre-vingts degrés d'épreuves étaient nécessaires pour participer aux Mithriaques (3). Les candidats, affaiblis par la faim, déchirés de verges, couverts de fange, plongés dans des bourbiers impurs, ou jetés dans une eau glacée, étaient livrés pendant plusieurs jours ou même plusieurs mois à des supplices qui mettaient leur vie en danger (4). Ces pratiques ne sauraient manquer de nous rappeler le dogme de la sainteté de la douleur, que nous avons vu consacré dans le polythéisme sacerdotal, et dont nous avons tâché d'expliquer la source et la nature; et remarquez bien que, dans les mystères ainsi que dans les religions sacerdotales, les dieux imitateurs des mortels aspirent comme eux à la sanctification par les tortures: ils se muti-

(1) PAUSAN., Arcad., 15.

(2) HÉRODOTE, II, 61.

(3) Julien, cité par WAGNER, p. 239.

(4) JUSTIN MARTYR. Apologet., I, 86; Nonnus apud GREGOR. NAZIANZ., p. 131-145. V. pour d'autres détails sur ces austérités, Mém. de l'Ac. des inscr., V, 117-122.

lent comme leurs prêtres(1), et tandis que la croyance populaire n'avait attribué ces mutilations qu'à des dieux en-dehors de la mythologie nationale, le sacerdoce les attribue, dans ses confidences, à des divinités adorées par le peuple. Jupiter, disait-il aux initiés, s'était mutilé lui-même, dans son repentir d'avoir violé Cérès(2). Esmoun qui, en Phénicie, fatigué de l'amour de la déesse Astronoé, avait abjuré son sexe, commet le même attentat dans les mystères de Samothrace, et devient le huitième des Cabires, qui, sous le nom d'Esculape ou de Pœan, préside à la médecine.

Le dogme d'un dieu mort et ressuscité, dogme qu'enseignent sans exception toutes les religions sacerdotales, contrastait tellement avec les conceptions grecques, que les Crétois qui montraient dans leur île le tombeau de Jupiter(3), furent accusés de mensonge par toute la Grèce(4); et la tradition dont ils avaient

(1) V. pour le dieu qui se mutilé dans les mystères de Samothrace, CREUTZ., II, 336.

(2) CLEM. ALEX., Protreptr.

(3) MEURSIUS, in Cretâ.

(4) Cette prétention des Crétois fut l'origine du proverbe connu, que les Crétois sont menteurs.

eu se faire un titre d'honneur, sujet d'abord de scandale, devint plus tard l'objet de la raillerie des incrédules. Ainsi les points de vue changent avec les époques. Dans les religions sacerdotales, la mort des dieux est un dogme, dans la religion populaire une impiété; et du temps de Lucien, l'ironie seule la rappelle encore pour la vouer au ridicule. Mais dans les mystères, la légende se perpétue et se diversifie. Attys, Adonis, Bacchus et Cadmille sont des dieux qui meurent(1) et qui renaissent(2).

(1) STAEDL., Rel. Mag., II, 167-198.

(2) Si nous pouvions comparer avec une étendue suffisante la mort de Bacchus Zagréus et celle d'Osiris, le lecteur serait frappé de l'identité parfaite de toutes les fables et de toutes les pratiques. Mais cette comparaison se composerait de tant de détails, que nous sommes forcés de nous l'interdire. On peut trouver plusieurs de ces détails dans CREUTZER, III, 355-360. Cet écrivain, sans remonter à la cause de toutes ces légendes, a été frappé du fait qui leur sert de base. « Il y avait, dans tous les mystères, dit-il, des divinités qui avaient pris part à la condition humaine, et qui étaient des êtres souffrants et mourants. » (IV, 302-303.) Il s'exprime ailleurs d'une manière encore plus positive. « Bacchus, dit-il, né de Jupiter, mis en pièces par les Titans, et remontant au ciel après que ses membres eurent été rassemblés par Apollon, est un dieu descendu sur la terre, souffrant, mou-

Junon, jalouse de Proserpine, fait périr Zagréus, en excitant contre lui les Titans (1), comme une reine égyptienne, Aso, se ligue avec Typhon et tue Osiris. Des regrets tumultueux et des lamentations forcénées, calqués scrupuleusement sur les rites étrangers, annoncent le trépas de ces dieux sacrifiés; mais surmontant bientôt cette mort passagère, ils revoient le jour, et ramènent dans l'âme des assistants une joie aussi désordonnée et aussi bruyante que l'avait été leur douleur.

A ces dogmes se joignirent peut-être, par un effet des circonstances particulières où se trouva la Grèce, quelques idées politiques. L'on voit dans Hésiode, nous l'avons déjà remarqué, la haine des opprimés contre les oppresseurs : Hésiode écrivait au moment de la destruction des monarchies grecques. Les mystères avaient été apportés en Grèce antérieurement à cette destruction : quelques-uns peut-être couvrirent de leurs voiles les saintes conspirations de la liberté. Des insi-

rant, ressuscitant; et, sous ce point de vue, c'est tout-à-fait une incarnation indienne.»

(1) CLEM. Protrept. 15; NONNUS, Dionys., VI.

nuations obscures, semées çà et là dans les anciens, rendent assez probable que des hommes indignés du joug des rois, formèrent à l'imitation des mystères, ou dans les mystères, des sociétés secrètes pour le renversement de la tyrannie (1).

Ce n'est pas tout.

Nous avons montré les opinions incrédules devenant une partie de la doctrine secrète des prêtres dans les pays soumis à leur empire, mais restant toujours cachées aux profanes. Cela se pouvait d'autant mieux que dans ces contrées les prêtres composaient seuls la classe éclairée.

Dans le polythéisme indépendant, au contraire, une classe éclairée existait à côté du sacerdoce. Il ne se sentait pas assez fort pour se maintenir, comme ses collègues de l'Égypte ou des Indes, dans une position isolée, dans un camp retranché, pour ainsi dire; il était

(1) Plutarque est très-curieux à lire sur ce sujet. Les initiés dans les mystères de Mithras, dit-il, espéraient une république universelle et le retour de l'âge d'or. Tout le genre humain ne devait plus être qu'une seule famille. Une égalité fraternelle devait régner; il devait y avoir communauté de biens et unité de langage.

en présence d'une société qui, n'étant pas subjuguée par lui, examinait ses droits et contestait ses prérogatives. Les mystères lui fournissaient un moyen d'appeler les profanes à son aide, et d'en former un corps d'auxiliaires en se les attachant par des révélations; mais il fallait que ces révélations fussent importantes. Il ne s'agissait pas de captiver un vulgaire stupide, détourné de toute méditation par des travaux sans relâche, dont les facultés étaient resserrées dans un cercle étroit par l'institution des castes, et qui venait assister à des cérémonies dont ses yeux étaient éblouis et dont son esprit ne recherchait pas le sens; c'étaient des hommes versés dans toutes les sciences, habitués à la réflexion, des hommes que révoltait la grossièreté ou la licence des fables populaires, et qu'il fallait réconcilier avec leurs imperfections apparentes.

Les doctrines philosophiques avaient pénétré trop profondément dans l'esprit des Grecs pour n'avoir pas attiré l'attention du sacerdoce. Il dut se conduire à leur égard comme il s'était conduit envers les religions étrangères. L'histoire nous le montre en effet, poursuivant en public la philosophie, et s'enrichissant

en secret de ses dépouilles. Les différents systèmes de philosophie devinrent simultanément, mais séparément, partie des mystères.

Tous ces systèmes étaient subversifs de la croyance publique. L'irréligion s'introduisit en conséquence dans les institutions destinées à frapper les hommes d'une terreur et d'un respect religieux. Non-seulement les apothéoses des héros déifiés furent révoquées en doute, mais ce doute se porta jusque sur la divinité des dieux supérieurs: tantôt on enseigna, comme Évhémère, que ces dieux n'étaient que des mortels; tantôt, comme Varron, qu'ils n'étaient que les éléments personnifiés. Les anciens, dit ce dernier (1), ont tellement arrangé dans les mystères les simulacres, les marques extérieures et les ornements des dieux, qu'on y reconnaît au premier coup d'œil l'ame du monde, et ses parties, les véritables divinités.

Le dualisme, élément essentiel du polythéisme sacerdotal, était l'une des explications des Eleusiniens (2). On célèbre, dit Ju-

(1) Ap. AUGUST., Civ. Dei, VII, 5.

(2) DIO. CHRYS. orat., 12; THÉMIST. Or., 2. Toutes

lien (1), ces cérémonies augustes à l'équinoxe d'automne, pour obtenir des dieux que l'âme n'éprouve point l'influence maligne de la puissance ténébreuse qui va prévaloir dans la nature; et la fable qui dit que Vénus, ayant voulu prendre la place de Minerve et travailler comme elle, sentit le fil se casser sous ses doigts, indique la corruption de la matière, résistant à la main du créateur (2). La même hypothèse se reproduisait dans les Mithriaques (3).

Le théisme (4) dépeupla le ciel de ses innom-

les fables des mystères, dit CREUTZER, font allusion, entre autres choses, à la lutte du bien et du mal. (IV, 37.)

(1) Orat., V.

(2) NONN., Dionys., XXIV.

(3) Mém. de l'Ac. des inscr., XXXI, 421-422. Act. disput. Archel. et Manet, ap. Zacagni Monum. Eccles. Gr. et Lat., p. 62-63.

(4) M. de SAINTE-CROIX rejette l'idée que l'unité de Dieu fût enseignée dans les mystères: mais tous ses arguments n'ont de force qu'en les supposant dirigés contre une doctrine unique et la même. Ils n'en ont point contre le théisme, révélé séparément et sans entraîner l'exclusion de révélations toutes différentes. Le théisme, dit cet écrivain, enseigné secrètement, étant contradictoire avec la religion publique, aurait fini par renverser les

brables divinités, pour les remplacer par un seul être invisible, incorporel, ineffable, tout puissant, mais inaccessible aux vœux et aux prières; ou le panthéisme, ôtant au dieu du théisme son existence séparée, le fit rentrer dans la substance dont tous les êtres sont formés (1). L'athéisme lui-même devint partie

aatels. Aussi les mystères ont-ils contribué à ce renversement. Il pense que le théisme ne s'y introduisit qu'après la naissance du christianisme: mais à l'époque de l'établissement du christianisme, la tendance universelle était au théisme: comment les mystères y auraient-ils échappé? (SAINTE-CROIX, des Myst., 1^{re} édit., p. 353, 359.)

(1) Il y avait, dans les mystères d'Hermione, dont les rites, que nous transmet PAUSANIAS (II, 35), indiquent une origine tout-à-fait sacerdotale, et qui étaient si anciens que les Grecs en avaient oublié le sens, un dogme fondamental, d'après lequel toutes les divinités qu'on y adorait, Ilithye, Minerve, Bacchus et Vénus (Isis, Déméter, Pluton, Sérapis et Proserpine), n'étaient qu'un seul dieu, avec différents attributs mâles et femelles, et au fond la nuit élémentaire et primitive des Égyptiens. (Ib., 47.) « In mysteriorum doctrinâ esotericâ, dit VILLOISON (ap. SAINTE-CROIX, p. 227-228), quæ tota physicâ innitebatur theologiâ, ea tradebantur, quibus mythica et civilis ita funditus everteretur theologia, ut velum superstitioni abductum, poetica suavitate ornatum; et potenti eorum qui republicas administrabant

de la révélation mystérieuse, comme une communication dernière, une marque de con-

manu sustentatum, penitus removeretur, et sola natura, unica theologiæ physicae dea, secum habitans, et orbi, tanquam altari insidens, ac subjecta pedibus falsorum vulgi numinum simulacra proterens, sese oculis offerret. Le massacre du jeune Bacchus dont nous avons déjà souvent parlé, était aussi la séparation apparente des parties du grand tout, parties qui forment les éléments, les corps, les plantes, les animaux. C'est pour cela que ce dieu, dans Nonnus (Dionys., VI, 174 et suiv.), avant de tomber sous les coups des Titans, se métamorphose en feu, en air, en toutes sortes d'éléments et de natures. PLUTARQUE (de Ei ap. Delph.), dit que toutes les légendes qui parlent d'un dieu mort ou disparaissant, ressuscitant ou retrouvé, signifient toujours les révolutions du grand être qui contient la totalité de ce qui existe; de-là le complément de cette espèce de drame. Apollon rassemble les membres épars de Bacchus, et les enterre dans son temple à Delphes, c'est-à-dire il recompose le grand tout, en réunissant toutes ses parties (PLUT. de Is.). Voici donc une nouvelle explication de la créonomie. Elle signifiait à la fois la fabrication du vin, le cours des astres, la souillure originaire de l'homme, son triomphe sur ses passions et ses sens; les convulsions de l'univers physique, le passage de l'état sauvage à l'état social, et l'absorption de toutes choses par l'être infini. Dans cette explication panthéistique des mystères, Apollon représentait l'unité (PLUT. de Ei ad. Delph.; PROCL. in PLAT. Alcib. Orph. fragm. ed. HERM., p. 580); Bacchus, la diversité

fiance intime, le résultat d'une étude profonde, un secret enfin qui ne se transmettait

qui sort de l'unité même. Toutes les cérémonies et les représentations des mystères s'interprétaient alors dans ce sens. Apollon paraissait toujours sous la même forme, celle d'un jeune homme parfaitement et éternellement beau, parce qu'il ne s'opérait en lui aucun changement. Bacchus avait mille formes différentes; et sous la figure humaine, il était tour à tour un enfant, un adolescent, un homme fait, un vieillard. Le genre des poèmes consacrés à ces deux divinités était significatif de ces deux idées. L'hymne qu'on chantait en l'honneur d'Apollon et que les Grecs nommaient le Pæan, était grave, d'un rythme uniforme, composant un tout régulier, et d'une marche toujours égale. Bacchus préférait le dithyrambe, fongueux, désordonné, sans suite et sans règle. (PLUT. de Is. et Os.) Quelquefois ce n'est point Apollon, mais Vulcain (Ephaistos, le phthas de l'Égypte) qui est le grand tout. Il y a dans les symboles panthéistiques des mystères, des images complètement indiennes. Jupiter renfermant Bacchus dans sa cuisse, lors de la mort de Sémélé, signifiait la cause première contenant l'idée prototype de toutes choses. On racontait dans les Dionysiaques que Jupiter, le Demiourgos, avait englouti Phanès, qui renfermait en lui l'univers, et qu'alors toutes les parties de l'univers étaient devenues visibles. De même, dans le Bhagvat-Gita, toutes choses résident dans Crishna, et il les fait voir à Jasada sa nourrice, en ouvrant la bouche. Phanès était le même que Bacchus, et ce dernier, par sa réunion avec Jupiter, était absorbé